

John Lydon

P.M. — Et ce mouvement ska ?
 J.L. — Terrible. Affligeant de nullité. J'aime pas le revival. Je connais toutes les versions originales de leurs chansons, ces mecs sont nuls. Toute personne qui avance à reculons est un couard.
 P.M. — C'est de la musique de danse. Alors quand toi tu fais de la musique de danse c'est bien, et eux c'est mal ?
 J.L. — Okay. Ça va. Okay. Achète ça, c'est ton droit. C'est disponible, c'est sorti. Vas-y !
 P.M. — Et si, à force d'albums hautains et de concerts parcimonieux, tu perds ton public ?
 J.L. — Oui. On m'a déjà dit ça. Regarde : l'an dernier, on a à peine parlé de nous. On sort ce disque, et on en vend soixante mille en un mois. Et pourquoi ? Parce que le disque est bon. On ne force pas les gens. Ecoute, on se fout de tout. Nous sommes la preuve vivante que si on veut obtenir quelque chose à toute force on l'aura. Si on persiste, pas besoin d'en rabattre, ni de vendre son âme au diable, ni de suivre les vieux schémas... Levez-vous. Faites ce que vous voulez. Et ça marche. Prends le concert de ce soir. On est pas là pour impressionner des journalistes et vendre dix albums de plus. C'est une blague ! Une blague ! Et quand je vois tous les autres se casser le cul, trimer ! Bon sang, on en a de la chance !

HUMAIN

Les punks insistent pour couvrir de crachats Keith Levine et John Lydon. Keith menace de tout planter là s'ils continuent. Terreur : ils terminent à peine le second morceau ! Les punks feraient mieux de comprendre que l'époque des Damned est finie, révolue, anéantie. Et

que Public Image joue selon ses propres critères, parfaitement médités, définis et mûris pendant douze mois de l'année.
 — Public Image joue 45 minutes et s'en va.
 — Les lumières sont falottes et parcimonieuses.
 — Rien n'est préparé, rien n'est répété. Entre chaque morceau, les musiciens se concertent et choisissent le suivant.
 — Tout le répertoire de Public Image se trouve dans les deux albums de Public Image.
 — Public Image ne dorlote pas son public. Que les gens sortent ou applaudissent, il continue. Que peut-on faire d'autre ?
 J.L. — On joue quarante-cinq minutes parce que je ne peux pas hurler plus de quarante-cinq minutes.
 P.M. — Ça va faire trois concerts à Paris. On est choyés !
 J.L. — Je hais la France ! Les Français sont barjots ! Tous ces poseurs... Ils prétendent tous être les uns les autres et se marchent dessus. Pourquoi ? La dernière fois, après le concert, ces stupides anars sont venus me voir : « Tu n'es plus un anarchiste ! Scandale ! » MERDE. J'ai jamais prétendu en être un ! GRRRAOORR ! Bollocks ! Je hais tous ces trous du cul politiques. On s'amuse. On fait ce qui nous plaît. Demain soir, si on a envie, on montera sur scène avec des guitares sèches et des flûtes.
 P.M. — Vous feriez ça ?
 J.L. — Oui... enfin, non. Je prendrai un saxophone.
 P.M. — Le dernier carré des punks va être là. Ils espèrent que tu leur feras une petite chanson du bon vieux temps...
 J.L. — A ce stade, s'ils sont toujours là... Tu vois ce que je veux dire... C'est sans espoir. Ça fait combien de temps ? Quatre ans... Quatre ans ! Quatre ans depuis le début des Pistols ! C'est terrible. Mais moi, jamais je ne me retourne. J'ai été un membre de l'ultime groupe destructeur du rock'n'roll, okay ? Et après ça, on voudrait que je joue encore ce truc-là ? Pour autant que je sache, tout le concept des Pistols était une gigantesque vanne. Et les gens l'ont prise au sérieux !

... ET CLASH

« Qu'est-ce qu'on va faire ensuite ? Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? » (« Wrong 'em Boyos »)
 29 janvier 1980. Bradford. Une ville minière du nord de l'Angleterre, dont les hauts-fourneaux, coincés entre ceux de Leeds et de Sheffield, crachent leur suie quotidienne vers des nuages plombés. Par mesure de rétorsion, les nuages en question pissent un crachin froid qui achève mon cuir déjà transpercé par une bise aigre. Je constate que les pubs sont fermés et fais irruption dans le premier bistrot venu pour commander... un thé. Tout, dans ce troquet, semble recouvert d'une couche

d'huile grasse. A se demander si j'arriverai à décoller mon journal de la table en partant. L'homme de la CBS a le courage de demander des œufs au bacon. Je déglutis rétrospectivement en le voyant attaquer son lard ruisselant quand, à travers une vitre noircie, j'aperçois... Kozmo ! Kozmo Vinyl ! L'homme de confiance de Ian Dury, récemment promu manager des Clash ! Je glisse et dérape jusqu'à la rue et accroche mon Kozmo. Un quart d'heure plus tard, nous sommes dans la Salle Saint-George, au beau milieu d'une armée de roadies en train d'empiler la sono des Clash sur la scène. Mick Jones et Paul Simonon passent. Seigneur ! Sainte Trinité ! Il faut l'œil aiguë du Cheapthriller pour les reconnaître ! Les boys ont ce look... cheveux gominés, lustrés, chemises de cow-boys, pantalons de skaï, gilets écossais, lavallières, badges de cavalerie de western... Leurs grosses bottes Doc-Martin sont la seule concession à leurs anciens accouplements punks. Flash confortable. Les Clash ressemblent désormais au pire cauchemar d'un père de famille puritain : un gang de mutants acides, chapeaux de gangsters, clins d'œil louches, démarche électrique, vision cran d'arrêt... Les Clash 80 ont un foutu style.

URGENCE

Topper Headon, batteur de son état, entre dans la loge des artistes. Verdâtre, le malheureux boitille jusqu'à un fauteuil élimé où il s'écroule en hurlant. J'apprends qu'il s'est démis une vertèbre en chahutant avec Kozmo après un concert dans le sud de l'Angleterre. Le dos bandé, Topper raconte... « Je suis allé voir un médecin, hein, je souffrais trop. Il a diagnostiqué une vertèbre démise et m'a dit : « Mon garçon, il va falloir passer deux semaines allongé sur le dos. Repos total. » Et j'ai pensé dans ma tête : « Va te faire enculer, pauvre con ! » Tu vois ce que je veux dire ? Les Clash ne sont pas le genre de groupe à annuler dix concerts pour une raison comme ça, tu vois ce que je veux dire ? Malade ou pas, les Clash y vont. Tu sais, les Clash, on peut leur téléphoner juste après un concert, après les rappels : « URGENCE ! Venez faire ce concert... » Et nous, on y va. Bang ! Parce que les Clash n'existent que dans ces cas-là. Et on défonce la porte des loges quand personne ne nous attend plus, on est là, les CLASH. On a joué pour toutes les causes, tous les bénéfices. On s'est fait charger par plus de flics que t'en as jamais vus, tu vois ce que je veux dire ? » Pâle de douleur, Topper Headon saisit une bouteille de lait et va s'allonger derrière sa batterie.

MISFITS

Avant le concert, Joe Strummer préfère le silence. Pas un mot. Heureusement, Kozmo parle pour deux ! Kozmo : « Ian Dury... Il faut bien comprendre ça, avec Ian. Il peut pas être

là tout le temps. Il fait un album, et puis il est obligé de se retirer pour en écrire un autre. Six chansons ! Il a déjà composé six chansons pour son prochain disque ! Tiens, en ce moment, il habite au Selfridge Hotel, à quarante livres la nuit. Moi, je vais le voir à l'heure du dîner, et il est là, barricadé dans sa chambre, regardant la télé, écrivant... Et il me dit : « Espèce de salaud ! Tu viens toujours me voir à l'heure du dîner ! Fous-moi le camp ! » Les Clash, c'est une situation totalement déferlante. Ils ont des chansons à revendre. Ils viennent de sortir un LP avec dix-huit titres et ils supplient CBS de les laisser faire un EP avec quatre inédits qu'on enregistrera ce week-end... »
 Kozmo Vinyl est sans nul doute l'homme de la situation. Celui qui manquait aux Clash. Il contrôle tout sans ostentation, mais au bénéfice unique des artistes, auxquels il voue une admiration touchant au gâtisme.
 Il a le STYLE, et les Clash l'adorent. Kozmo orchestre leurs tournées avec cœur. Cette fois, il a réuni autour du groupe une horde de misfits extravagants. Imaginez une clique de disk-jockeys, de critiques, de rastas, de punks, de rockys... Tout ce monde traitant d'égal à égal avec les stars, tout ce monde entretenant une ambiance revigorante, aux antipodes de la vieille tarte à la crème « dure vie sur la route »...

CALLING

Les Clash viennent de monter sur scène. Le concert est naturellement sold out. Ils commencent par un « Clash City Rockers » endiablé ; enchaînent sur « Brand New Cadillac ». Ensuite, un petit rappel du second album, qui permet à Strummer de nous expédier un prêchi-prêcha digne du meilleur « toaster » jamaïcain, « Safe European Home ». « Jimmy Jazz » a été ré-arrangé pour les concerts, en plus brutal. « London Calling » provoque le bien compréhensible délire du public. Parlons-en, du public ! Une bande de deux mille gamins, majorité punk, seize ans d'âge moyen. Paul Simonon troque sa basse contre la guitare de Strummer et chante « Guns Of Brixton » avec une farouche candeur. Réactions diverses. A côté de moi, une punkette attifée bondage hurle de désespoir. Mais le blond bassiste (dont le visage sculptural rappelle de plus en plus celui du jeune Brando) charcute de sauvages riffs reggae sur la Telecaster. Surprise : une reprise du sidérant « Protex Blues » (l'un des meilleurs morceaux du premier album). Suivent « Koka Kola », où Joe S. fait l'épileptique, oui ma chère, et « I Fought The Law ». Un reggae rafraîchissant (« White Man In Hammersmith »), puis le superbe « Clampdown » et la fausse reprise de « Stagger Lee » (« Wrong 'em Boyos »). Ensuite Mick Jones prend le micro pour interpréter le déchirant « Stay Free » avec une assurance roide. Les Clash, ce soir, n'ont aucune commisération



Clash

« Tu vas voir ta gueule, Johnny Rotten ! » Ça a commencé comme ça. Janvier. Le Palace ? Bourré. Sold out. Car Public Image Ltd joue à nouveau à Paris. Et tout le monde est en place. Gros public ; matériel branché ; sono ronflante ; groupe fin prêt. Sauf John Lydon. John Lydon, il est encore à l'hôtel, claquemuré dans sa chambre numéro 223. Alors un type du Palace fonce. Il traverse le boulevard et va chercher son chanteur retardataire par la peau des fesses pour le ramener dare-dare. C'est dans la Cité Bergère qu'ils sont tombés sur un petit contingent de punks. Des durs de durs. La fine fleur du macadam parisien. Epingles à nourrice, cheveux de hérisson et tout l'arsenal. Ceux-là, malgré leurs badges de Sid Vicious, ils ont pas pu entrer. Pas de fric ? Plus de places ? Ce soir-là, même les scalpers sont dedans. Et soudain, un de ces punks reconnaît l'un des deux marcheurs... JOHNNY ROTTEN ! Et le voilà qui emboîte le pas à Lydon, apostrophant vertement le chanteur de PIL. « Montre ta gueule, hey ! Dégonflé ! » Le mec du Palace presse Lydon. Mais l'autre, impassible, continue de marcher d'un pas égal, comme s'il n'avait rien entendu. « Fuck you, Johnny Rotten ! » Ça gueule, maintenant. Les punks rappliquent en masse de la rue Montmartre, une horde de trente mecs à bout de nerfs, hurlants, sûrs de leur force collective... In extremis, la grille des coulisses claque sur les mains d'un punk hurlant. Pendant que Lydon, glacial, son cahier de textes sous le bras, traverse les coulisses et monte sur scène. Accident de l'histoire ou être humain merveilleux, John Lydon me fascine. Ainsi là, deux heures avant son premier concert, dans sa chambre d'hôtel : c'est un nouveau Lydon. Souriant, vêtu de tweed, chemise jaune pâle et cravate rouge. Affable. Mais fascinant. Magnétique. Electrique. Toujours malsain, il fait des commentaires sur notre dernière rencontre, dont il se souvient parfaitement. Il se souvient donc de l'an dernier. J'allume une Marlboro et lance en même temps que mon allumette : « Alors ? Qu'est-ce que t'as fabriqué, toute cette année ? »

BARATIN

JOHN LYDON – *J'ai vraiment baisé d'une façon exceptionnellement sensationnelle. C'était la première question ?*

PHILIPPE MANCŒUVRE – Oui.

J.L. – *Fichtre...*

P.M. – « Metal Box », ce nouvel album, il va falloir s'expliquer cette fois. C'est quoi ?

J.L. – *Ce n'est pas du rock'n'roll. Je hais le rock'n'roll. On devrait enterrer le rock'n'roll. Le rock'n'roll a existé il y a vingt ans. C'est de la musique de grand-père.*

P.M. – Ah ! ah ! John Lydon travaille pour les Années 80 !

J.L. – *Hein ? Comme un intello-artistique ? Naaaaaah ! On a pas de projet merdique. Je*

**Fidèle à son image
publique/privée, aimable
toujours avec
les petits copains,
Johnny a
décrété que Clash
était un groupe
du/pour
troisième âge
rock'n'rollien. Horrifié
par cette
révélation, notre homme
a sauté
dans le premier
avion et s'en est allé
vérifier
sur place. Illico.**

veux dire : si on était en 1940, ce serait pareil pour nous.

P.M. – Et tous ces changements de batteur ?
J.L. – *On en a eu six. Martin est le septième. Le septième, ou le foutu huitième ? Je ne me souviens même plus de leurs noms. Ils ne convenaient pas. Personnalités dégueulasses.*

P.M. – C'est juste un problème de personnalité, ou...

J.L. – *Quand on a commencé, Wooble savait pas jouer une seule note. Et Keith méprise la guitare, même s'il en a joué jusqu'ici. Et moi je hais... un albatros. Ça sonne bien, hein ?*

P.M. – C'est quoi, cet albatros ?

J.L. – *Hein ? Vous connaissez pas ça ? A l'école, ils nous torturaient avec ce putain de poème, enculé de « Dit du Vieux Marin » ! L'albatros est le symbole de quelque chose, jusqu'à ce qu'on le tue. Eh bien, moi, je l'ai tué. Parce que j'étais malheureux. Je dirai rien de plus sur mes chansons. Je ne fais pas du baratin intellectuel, comme Bob Dylan.*

BLAGUE

Un concert de Public Image Limited abolit toutes les normes connues, fracture toutes les conventions et viole chaque règle du genre. Cancres de génie, les quatre hommes de PIL utilisent la terreur comme arme absolue. OUI, la terreur. Car il n'est plus temps de finasser avec ce public mélangé et gerbeux, venu chercher on ne sait quel frisson louche et à qui il importe de flanquer sa ration de sang.

Du sang, il y en aura : « Attack », « Low Life », « Public Image »... Mais pour chacun de ces tempos rapides, DEUX longs morceaux, expiatoires, sacrificiels, épopées grinçantes, ritournelles interminables ressassées avec une violence hypnotique, traversées de longs hurlements incongrus (Lydon ou le synthé).

P.M. – C'est marrant, cette new-wave est partie comme elle était venue, pfouit, disparue...

J.L. – *La new-wave était minable, elle l'a toujours été. Vide.*

P.M. – Cependant il reste les Clash, qui jouent le jeu. Ils vont aux U.S.A., font un album bien produit, forcent la porte de la respectabilité...

J.L. – *Ils nous rejouent un truc vieux de vingt ans. Qu'y a-t-il de surprenant là-dedans ? Je comprends ce que tous ces groupes recherchent. La gloire, les limousines, le putain de chalet à L.A.... Ça ne nous intéresse pas. Probablement parce qu'on a vu de bons films là-dessus.*

P.M. – Quels films ?

J.L. – « Apocalypse Now ». C'est pas si mal, jusqu'au moment où ce con de Brando arrive et fout le film en l'air. Allez-y et barrez-vous dès que ce gros plein de soupe arrive.

P.M. – Tu pourrais être le Brando du rock, non ?

J.L. – *Très drôle. Ça fait pas mal de temps*



Photo René Wuerpel

John Lydon

que je refuse ça. Je ne blâme pas ceux qui acceptent de se couler dans le moule pour plaire au public, moi, je ne veux pas. Crève, Brando. Bonne chance, Brando! De toute façon, rock ou cinéma... ce sont les financiers derrière qui décident de tout ce qui se passe. Sauf pour Public Image. Nous faisons uniquement ce qui nous chante...

P.M. – Comment faites-vous pour passer à travers ?

J.L. – On travaille à l'avance. On paie notre studio, on enregistre le disque et ensuite on le revend à la maison de disques.

P.M. – Pourquoi tout le monde n'en fait-il pas autant ?

J.L. – Parce qu'ils ont des managers, des promoteurs, des employés, des roadies... Nous, on a UN roadie, ah! ah! ah! Et encore, seulement quand il est en vacances!

La conversation débouche sur une longue série de questions monotones. Ce n'est pas tant ce que dit Lydon (qui est toujours pesé, juste, acéré) que de l'avoir là, sur sa chaise, se balançant, un quart de Vittel à la main, rotant, réfléchissant, en pleine forme dans son costume chic. Et ce que j'espérais vient. A force de jauger nos personnalités propres, de laisser le temps couler, le silence jouer, les gens quittent la pièce et nous nous retrouvons tous les deux, et Lydon s'ouvre... Jésus Christ.

J.L. – Je hais les questions. Je fais ce que je fais, et sans réflexion intellectuelle derrière. C'est mon honnêteté toute nue. Et je sais que je suis aussi merdeux qu'un autre. Je peux raconter des conneries. J'en raconte souvent. Je suis un « hypocrite extraordinaire » (en

français). Un menteur galeux. Je le sais. Mais les gens qui me descendent, est-ce qu'ils se sont regardés? (Long silence.) Aaaah! La vie est merveilleuse.

P.M. – Non ?

J.L. – C'est ce qu'on m'a raconté... J'aimerais tellement pouvoir le vérifier... Aaaahh! Trouver le paradis... (il se met à chanter comme un crooner servile) « Là-haut dans les cieuuuuxx... » J'adore ces chansons. Si merdiques. Elles ratent la cible si totalement! (Long silence. Nous allumons des cigarettes.) T'entends ce bruit? C'est pas les chiottes à côté ?

P.M. – Non, c'est les chiottes au-dessus.

J.L. – Tu vois. Après tout, je suis humain.

FARCE

Après les concerts, les membres de Public Image Limited se rassemblent à table comme n'importe qui. Ils discutent, car ils adorent discuter. Puis Keith, Wooble et Martin vont aux Bains-Douches. Où ils s'amuseront avec la piscine. John, pour sa part, remonte dans sa chambre et s'y barricade. Sortir dans la rue? Après l'expérience de la Cité Bergère? Le second soir, ils firent un rappel. Dans les coulisses, personne ne voulait revenir sur scène, sauf Wooble. Excité comme un gosse, il a ramené tout le monde derrière lui. « Venez! Venez! Je veux jouer de la basse lourde! Je veux jouer de la basse lourde! » Heavy bass... Quand les ingénieurs du son montent au maximum le volume de l'instrument à quatre cordes, de sorte qu'il dépasse cinq fois tous les autres... Et ils le jouèrent. « Theme ». Et l'on vit Keith Levine, titubant, décapiter des riffs dou-

looureux, provoquant une catastrophe sonore. J.L. – Nous sommes le seul groupe à utiliser les instruments comme il faut. Nos chansons... on les fait en une prise, et quand elles sonnent bien on remixe. Sinon, on jette.

P.M. – Vous jetez beaucoup ?

J.L. – Surtout des batteurs. Non, on travaille comme ça: quatre mecs dans une pièce faisant le boucan dont ils ont envie. Et on utilise le studio comme un instrument à part entière. Les trous du cul ignorent encore ça, mais chaque groupe devrait savoir se servir du studio. L'ingénieur se charge du boulot chiant, comme de poser les bandes ou de réparer ce qui explose... On le loue pour ça. C'est simple. Pourquoi les groupes engagent-ils des producteurs? S'ils ne savent pas comment leur disque doit sonner, ils ne devraient même pas avoir le droit d'enregistrer.

P.M. – Tu veux surprendre les gens ?

J.L. – Mais non! Ecoute, tous les sons sur « Metal Box » on les a déjà entendus avant, ici ou là. On a pas inventé de nouvelle note! Mais on inverse les rôles. Tiens, la prochaine fois que tu écoutes « Albatross », écoute la basse... Elle joue une ligne de guitare! Oh, mais c'est qu'on ferait un superbe groupe de heavy metal! Sauf qu'on prend une progression de guitare heavy, on la joue à la basse en la ralentissant... Et on obtient cette Puissance! C'est du bon sens, non ?

Nouvelle cigarette. Il ne se passe rien, et je termine ma bière en laissant le magnéto tourner. Soudain...

J.L. – Mettons les choses au point. A l'instar de tous les médiocres sur cette planète, si demain matin on m'offrirait un million de livres pour que je ferme ma gueule et aille vivre dans une foutue villa des Caraïbes, luxe et vingt larbins jusqu'à la fin de mes jours... je ne refuserais pas. J'attends. Mais ce que je sais, c'est que tous les trous du cul qui se prostituent à la petite semaine pour essayer de reconstituer cette situation idéale se foutent dedans! Le rêve américain, ça n'existe pas! Ils ont la villa, mais ils sont criblés de dettes. Moi, je serai jamais millionnaire, je dépense trop vite.

P.M. – Qu'est-ce que tu fais de ton fric ?

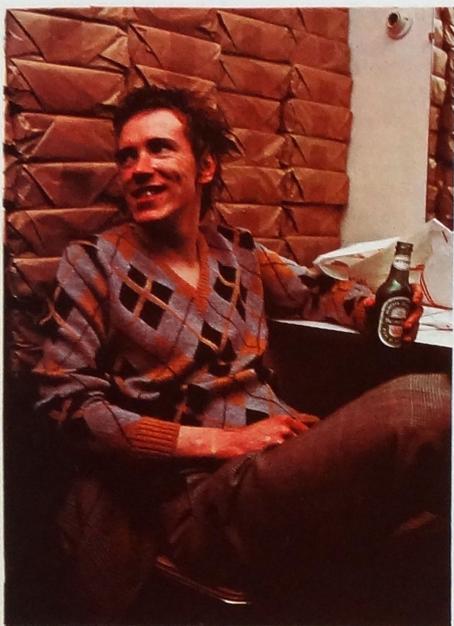
J.L. – J'achète de la bière, des disques.

P.M. – Des fringues ?

J.L. – Je suis trop paresseux pour laver mes affaires. J'attends qu'elles tombent de mon dos, je les fous en l'air et je les remplace. Ça m'irrite.

P.M. – Quoi ?

J.L. – Ce bruit de chiottes. T'as entendu parler de l'arrestation de Paul McCartney? N'est-ce pas... (il se met à minauder)... absolument choquant? (voix normale)... Quelle farce. Il prend la peine d'essayer de faire entrer de l'herbe au Japon... dans sa valise! Quel con! Quel super-crétin! Enfin, il va sans doute prétendre que quelqu'un l'avait mise là par pure malveillance. Bonne chance!



John Lydon

P.M. — Et ce mouvement ska ?
 J.L. — *Terrible. Affligeant de nullité. J'aime pas le revival. Je connais toutes les versions originales de leurs chansons, ces mecs sont nuls. Toute personne qui avance à reculons est un couard.*

P.M. — C'est de la musique de danse. Alors quand toi tu fais de la musique de danse c'est bien, et eux c'est mal ?

J.L. — *Okay. Ça va. Okay. Achète ça, c'est ton droit. C'est disponible, c'est sorti. Vas-y!*

P.M. — Et si, à force d'albums hautains et de concerts parcimonieux, tu perds ton public ?

J.L. — *Oui. On m'a déjà dit ça. Regarde: l'an dernier, on a à peine parlé de nous. On sort ce disque, et on en vend soixante mille en un mois. Et pourquoi? Parce que le disque est bon. On ne force pas les gens. Ecoute, on se fout de tout. Nous sommes la preuve vivante que si on veut obtenir quelque chose à toute force on l'aura. Si on persiste, pas besoin d'en rabattre, ni de vendre son âme au diable, ni de suivre les vieux schémas... Levez-vous. Faites ce que vous voulez. Et ça marche. Prends le concert de ce soir. On est pas là pour impressionner des journalistes et vendre dix albums de plus. C'est une blague! Une blague! Et quand je vois tous les autres se casser le cul, trimer! Bon sang, on en a de la chance!*

HUMAIN

Les punks insistent pour couvrir de crachats Keith Levine et John Lydon. Keith menace de tout planter là s'ils continuent. Terreur: ils terminent à peine le second morceau! Les punks feraient mieux de comprendre que l'époque des Damned est finie, révolue, anéantie. Et

que Public Image joue selon ses propres critères, parfaitement médités, définis et mûris pendant douze mois de l'année.

— Public Image joue 45 minutes et s'en va.

— Les lumières sont falottes et parcimonieuses.

— Rien n'est préparé, rien n'est répété. Entre chaque morceau, les musiciens se concertent et choisissent le suivant.

— Tout le répertoire de Public Image se trouve dans les deux albums de Public Image.

— Public Image ne dorlote pas son public. Que les gens sortent ou applaudissent, il continue. Que peut-on faire d'autre ?

J.L. — *On joue quarante-cinq minutes parce que je ne peux pas hurler plus de quarante-cinq minutes.*

P.M. — Ça va faire trois concerts à Paris. On est choyés !

J.L. — *Je hais la France! Les Français sont barjots! Tous ces poseurs... Ils prétendent tous être les uns les autres et se marchent dessus. Pourquoi? La dernière fois, après le concert, ces stupides anars sont venus me voir: « Tu n'es plus un anarchiste! Scandale! » MERDE. J'ai jamais prétendu en être un! GRRRAOORR! Bollocks! Je hais tous ces trous du cul politiques. On s'amuse. On fait ce qui nous plaît. Demain soir, si on a envie, on montera sur scène avec des guitares sèches et des flûtes.*

P.M. — Vous feriez ça ?

J.L. — *Oui... enfin, non. Je prendrai un saxophone.*

P.M. — Le dernier carré des punks va être là. Ils espèrent que tu leur feras une petite chanson du bon vieux temps...

J.L. — *A ce stade, s'ils sont toujours là... Tu vois ce que je veux dire... C'est sans espoir. Ça fait combien de temps? Quatre ans... Quatre ans! Quatre ans depuis le début des Pistols! C'est terrible. Mais moi, jamais je ne me retourne. J'ai été un membre de l'ultime groupe destructeur du rock'n'roll, okay? Et après ça, on voudrait que je joue encore ce truc-là? Pour autant que je sache, tout le concept des Pistols était une gigantesque vanne. Et les gens l'ont prise au sérieux!*

... ET CLASH

« *Qu'est-ce qu'on va faire ensuite? Qu'est-ce qu'on va faire maintenant?* » (« Wrong 'em Boyos »)

29 janvier 1980. Bradford. Une ville minière du nord de l'Angleterre, dont les hauts-fourneaux, coincés entre ceux de Leeds et de Sheffield, crachent leur suie quotidienne vers des nuages plombés. Par mesure de rétorsion, les nuages en question pissent un crachin froid qui achève mon cuir déjà transpercé par une bise aigre. Je constate que les pubs sont fermés et fais irruption dans le premier bistrot venu pour commander... un thé. Tout, dans ce troquet, semble recouvert d'une couche

d'huile grasse. A se demander si j'arriverai à décrocher mon journal de la table en partant. L'homme de la CBS a le courage de demander des œufs au bacon. Je déglutis rétrospectivement en le voyant attaquer son lard ruisselant quand, à travers une vitre noircie, j'aperçois... Kozmo! Kozmo Vinyl! L'homme de confiance de Ian Dury, récemment promu manager des Clash! Je glisse et dérape jusqu'à la rue et accroche mon Kozmo. Un quart d'heure plus tard, nous sommes dans la Salle Saint-George, au beau milieu d'une armée de roadies en train d'empiler la sono des Clash sur la scène. Mick Jones et Paul Simonon passent. Seigneur! Sainte Trinité! Il faut l'œil aiguisé du Cheapthruiller pour les reconnaître! Les boys ont ce look... cheveux gominés, lustrés, chemises de cow-boys, pantalons de skai, gilets écossais, lavallières, badges de cavalerie de western... Leurs grosses bottes Doc-Martin sont la seule concession à leurs anciens accoutrements punks. Flash confortable. Les Clash ressemblent désormais au pire cauchemar d'un père de famille puritain: un gang de mutants acides, chapeaux de gangsters, clins d'œil louches, démarche électrique, vision cran d'arrêt... Les Clash 80 ont un foutu style.

URGENCE

Topper Headon, batteur de son état, entre dans la loge des artistes. Verdâtre, le malheureux boitille jusqu'à un fauteuil élimé où il s'écroule en hurlant. J'apprends qu'il s'est démis une vertèbre en chahutant avec Kozmo après un concert dans le sud de l'Angleterre. Le dos bandé, Topper raconte... « *Je suis allé voir un médecin, hein, je souffrais trop. Il a diagnostiqué une vertèbre démise et m'a dit: « Mon garçon, il va falloir passer deux semaines allongé sur le dos. Repos total. » Et j'ai pensé dans ma tête: « Va te faire enculer, pauvre con! » Tu vois ce que je veux dire? Les Clash ne sont pas le genre de groupe à annuler dix concerts pour une raison comme ça, tu vois ce que je veux dire? Malade ou pas, les Clash y vont. Tu sais, les Clash, on peut leur téléphoner juste après un concert, après les rappels: « URGENCE! Venez faire ce concert... » Et nous, on y va. Bang! Parce que les Clash n'existent que dans ces cas-là. Et on défonce la porte des loges quand personne ne nous attend plus, on est là, les CLASH. On a joué pour toutes les causes, tous les benefits. On s'est fait charger par plus de flics que t'en as jamais vus, tu vois ce que je veux dire? » Pâle de douleur, Topper Headon saisit une bouteille de lait et va s'allonger derrière sa batterie.*

MISFITS

Avant le concert, Joe Strummer préfère le silence. Pas un mot. Heureusement, Kozmo parle pour deux! Kozmo: « *Ian Dury... Il faut bien comprendre ça, avec Ian. Il peut pas être*

là tout le temps. Il fait un album, et puis il est obligé de se retirer pour en écrire un autre. Six chansons! Il a déjà composé six chansons pour son prochain disque! Tiens, en ce moment, il habite au Selfridge Hotel, à quarante livres la nuit. Moi, je vais le voir à l'heure du dîner, et il est là, barricadé dans sa chambre, regardant la télé, écrivant... Et il me dit: « Espèce de salaud! Tu viens toujours me voir à l'heure du dîner! Fous-moi le camp! » Les Clash, c'est une situation totalement différente. Ils ont des chansons à revendre. Ils viennent de sortir un LP avec dix-huit titres et ils supplient CBS de les laisser faire un EP avec quatre inédits qu'on enregistrera ce week-end... »

Kozmo Vinyl est sans nul doute l'homme de la situation. Celui qui manquait aux Clash. Il contrôle tout sans ostentation, mais au bénéfice unique des artistes, auxquels il voue une admiration touchant au gâtisme.

Il a le STYLE, et les Clash l'adorent. Kozmo orchestre leurs tournées avec cœur. Cette fois, il a réuni autour du groupe une horde de misfits extravagants. Imaginez une clique de disk-jockeys, de critiques, de rastas, de punks, de rockys... Tout ce monde traitant d'égal à égal avec les stars, tout ce monde entretenant une ambiance revigorante, aux antipodes de la vieille tarte à la crème « dure vie sur la route »...

CALLING

Les Clash viennent de monter sur scène. Le concert est naturellement sold out. Ils commencent par un « Clash City Rockers » endiablé; enchaînent sur « Brand New Cadillac ». Ensuite, un petit rappel du second album, qui permet à Strummer de nous expédier un prêchi-prêcha digne du meilleur « toaster » jamaïcain, « Safe European Home ». « Jimmy Jazz » a été ré-arrangé pour les concerts, en plus brutal. « London Calling » provoque le bien compréhensible délire du public. Parlons-en, du public! Une bande de deux mille gamins, majorité punk, seize ans d'âge moyen. Paul Simonon troque sa basse contre la guitare de Strummer et chante « Guns Of Brixton » avec une farouche candeur. Réactions diverses. A côté de moi, une punkette attifée bondage hurle de désespoir. Mais le blond bassiste (dont le visage sculptural rappelle de plus en plus celui du jeune Brando) charcute de sauvages riffs reggae sur la Telecaster. Surprise: une reprise du sidérant « Protex Blues » (l'un des meilleurs morceaux du premier album). Suivent « Koka Kola », où Joe S. fait l'épileptique, oui ma chère, et « I Fought The Law ». Un reggae rafraîchissant (« White Man In Hammersmith »), puis le superbe « Clampdown » et la fausse reprise de « Stagger Lee » (« Wrong 'em Boyos »). Ensuite Mick Jones prend le micro pour interpréter le déchirant « Stay Free » avec une assurance roïde. Les Clash, ce soir, n'ont aucune commisération



(CBS)

Clash

pour le public ou leur histoire. Ils moulinent, attaquent et cognent sans répit, étendant les danseurs K.O. « Police And Thieves » est enchaîné à « Tommy Gun ». Topper, blanc comme un suaire, ne s'arrête même plus entre les morceaux et accélère encore et encore le tempo, rivé à sa petite batterie blanche. « Janie Jones », « Garageland ». Non, les Clash n'ont pas « trahi » ! Ils revendiquent leur premier album face à tous les Mesquins qui n'auraient pas compris que, en 1980, « London Burning » est devenu « London Calling » ! Mickey Dread est venu jammer. Long reggae (vendredi dernier il y avait Lew Lewis et l'ancien organiste des Animals, Micky Gallagher. Et dimanche, à Brighton, c'était Pete Townshend qui croisait le fer avec eux...). Rap-pels. D'abord « English Civil War », puis « Complete Control », « Julie's Been Working For The Drug Squad » et, en fin des fins, « London Burning ». Quand les lumières se rallument, les punks ramassent leurs manteaux avec des sourires hébétés.

T.H.

Curieux, ça. Kozmo fait alors entrer en coulisses une centaine de punks des deux sexes. Exténués, tremblants mais radieux, les Clash sortent de leur loge. Et ils signent, et ils dédicacent, et ils s'expliquent.

Départ pour Leeds. Kozmo : « On fera les interviews à l'hôtel. »

Leeds. Une heure du matin, bien plombée, façon jet-lag et décalage horaire. Sandwiches anglais, bière tiède.

PHILIPPE MANŒUVRE - Alors, vous allez chercher vos idées de pochettes chez Elvis, maintenant ?

TOPPER HEADON - On voulait une pochette noir et blanc, bien crue. Tu vois l'esprit de celle de Presley où on le voit de profil, avec sa guitare ?

P.M. - Je vois.

T.H. - Et on a vu cette photo prise lors du dernier concert de la tournée américaine, au Palladium, à New York. On finissait la tournée, et Paul a eu envie de bousiller sa guitare...

PAUL SIMONON - Wouah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! On a flashé. Prenons celle-là. Une photo minable faite par un roadie avec un appareil japonais acheté le jour même et dégoulinant de bière, ah ! ah ! Une photo qui ressemble à notre musique...

P.M. - On vous a énormément reproché ces deux tournées américaines...

T.H. - Les Clash ont passé dix semaines aux USA en quatre ans. Fuck all !

P.S. - Nous, on veut s'amuser sur scène. On s'en fout si on est en concert à Bradford (foutu Bradford) ou à Los Angeles. Tout ce qu'on voit, c'est quoi ? Cette loge exiguë, et on monte sur scène, et on fait de notre mieux. Tiens, on va aller au Japon.

P.M. - Il y a des groupes qui t'intéressent,

aujourd'hui ?

P.S. - *Oui, les Slits, des groupes de reggae.*

P.M. - *Public Image Limited ?*

P.S. - *Ils explorent une nouvelle manière de vivre. C'est pas inintéressant. J'aime certains de leurs morceaux. Pas tous.*

T.H. - *La seule chose qu'ils ont réussie, c'est leur premier single. Ils savent pas ce qu'ils font.*

KOZMO VINYL - *Ils ne jouent que quarante-cinq minutes sur scène. Ce sont des escrocs.*

P.M. - *Lydon ne peut pas hurler plus longtemps.*

K.V. - *Eh bien alors il n'a qu'à donner des concerts gratuits. En plus, la guitare est toujours désaccordée.*

P.S. - *Suffit là-dessus. Ils essaient de faire autre chose.*

M.J.

Arrive Mick Jones. Paul s'esquive prestement avec une blonde à vous arracher les yeux des orbites. Topper Headon se lève...

T.H. - (en français) *Excuse-moi mon petit pois, peux-tu me prêter trente pences pour téléphoner ?*

Je lui allonge ses trente pences. Topper va essayer de joindre un producteur pour enregistrer le EP.

MICK JONES - *A mon avis, « London Calling » est notre meilleur album. C'est un disque qu'on peut écouter tout le temps. Par exemple, « Spanish Bombs » parle de la guerre d'Espagne et des petites Espagnoles aux yeux de braise... C'est une chanson d'amour. Je veux dire que peut-être que l'amour existe. Peut-être. C'est notre première chanson sur le sujet.*

P.M. - *On vous a accusés de vous prostituer ?*

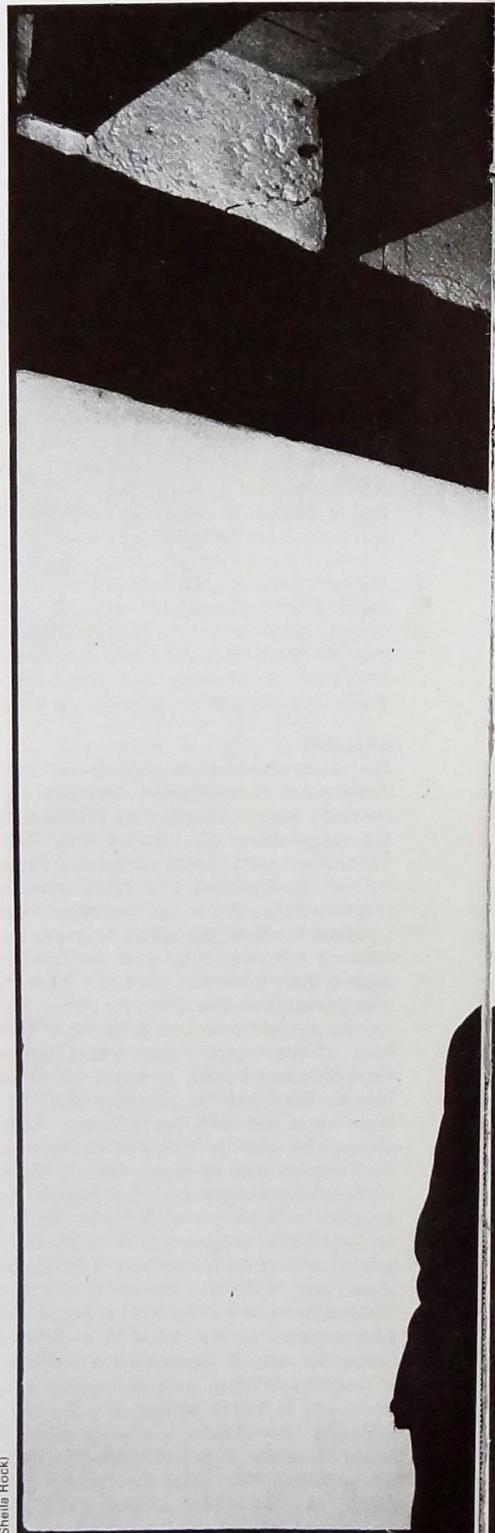
M.J. - *Une certaine presse veut absolument expliquer à ses lecteurs que les Clash ont « trahi ». Ils nous comparent aux Rolling Stones ! Mais notre monde est totalement différent de celui des Stones ! Tout de même, les Stones pourraient essayer de donner quelques concerts, de temps en temps...*

P.M. - *Alors, l'Amérique ?*

M.J. - *Les Américains, tu veux dire ! L'Amérique est un pays marrant. Prêt à se lancer dans n'importe quoi, le meilleur ou le pire. Mais les Américains... Quand ils nous voyaient arriver avec nos dégaines, ils pissaient de rire. Maintenant, ils auscultent nos albums. Avec attention. Mais ce que personne ne sait, c'est qu'on commence à avoir nos fans, là-bas. Oh, je parle pas des petits merdeux qui vont voir Blondie. Je parle de petits mecs complètement déshérités, les kids du New Jersey, de Orange County... Ceux-là, ils n'ont que nous. Et ils viennent, ils viennent !*

P.M. - *Quand on repense à 1977, « White Riot », et qu'on vous voit ce soir, il y a eu une évolution sidérante...*

M.J. - *Et quand j'y repense, ce fut irrésisti-*



(Sheila Rock)

